

dans sa petite chambre, il promena autour de lui des regards désolés, et le sentiment de sa pauvreté lui perça le cœur.

—Non, dit-il avec abattement, je n'irai pas m'exposer au fen de ses beaux yeux. Puisque les bonheurs excessifs ne sont pas faits pour moi, sachons au moins fuir les dangers. Il m'appartient bien de courtoiser une actrice, à moi qui n'ai pas de chemise ! Allons, n'y pensons plus.

Cordier, ayant bravement pris son parti, se mit à chanter la chanson de madame Moreau :

Il était, il était

Une jenne fille, etc.

Il ouvrit un tiroir de sa commode pour y serrer le billet de la séduisante Phodé. O miracle ! ce tiroir contenait six chemises neuves ! Les merveilles de la civilisation, lorsqu'elles frappent les regards du jeune Barbare qui le premier traversa le Bosphore, n'eurent pas un éclat plus surprenant que celui de cette admirable trouvaille. L'abbé n'osait porter les mains sur la toile fine, de peur qu'elle ne vint à s'évanouir comme une illusion des sens.

—O madame Moreau ! dit-il avec émotion, vous êtes une seconde Providence !

Le diable, qui était sans doute jaloux du bonheur de notre abbé, lui fit découvrir alors un petit trou au coude de son habit, mais Cordier n'était pas homme à se déconcerter pour si peu de chose.

—Ce n'est rien que cela, dit-il gaiement ; on ne manque pas un rendez-vous faite d'un bout de fil noir pour faire une reprise.

Et il se coucha tout joyeux. Cette, fois il rêva qu'il était dans le paradis des Orientaux et que Mahomet lui-même n'avait pas une veste aussi belle que la sienne.

### III.

Le lendemain, notre ami Cordier regardait l'effet de sa chemise blanche dans son miroir à barbe. Il appela le valet de chambre pour avoir son habit qu'on avait emporté.

—Le voici, M. l'abbé, dit le domestique d'un air significatif.

Cordier passa une manche avec empressement et resta immobile de surprise.

—Mais c'est un habit neuf ! s'écria-t-il.

—Oui, M. l'abbé.

—Et d'où vient cela ?

—Je ne sais pas, Monsieur. Mon maître m'a dit que c'était à vous, et je vous l'apporte.

—Allons il vient à propos.

L'abbé descendit les escaliers en voltigeant sur la pointe de ses souliers, et une voix intérieure lui disait : Tu es un heureux mortel.

Le hasard avait trop fait pour Cordier depuis vingt-quatre heures pour qu'il ne s'amusât pas un

peu à lui rabattre de sa joie. En arrivant chez mademoiselle Doligny, le cœur enflé par l'espoir, l'abbé vit, en traversant la salle à manger, qu'on avait dressé une table de quatre couverts. Deux étrangers attendaient au salon ; l'un était un mondor, et l'autre un officier des gardes.

—Adieu le tête-à-tête ! pensa-t-il. Comment diable aussi ai-je pu me mettre dans l'esprit que cette créature divine avait jeté les yeux sur moi !

L'espérance s'envola ; mais Cordier n'en garda pas moins une contenance ferme, et sentit qu'il fallait montrer sa bonne humeur des dimanches. L'ingénue parut bientôt dans une toilette fort jolie. Elle remercia le mondor d'un collier de perles dont il venait de lui faire présent, et donna la main au militaire en l'appelant son cousin. Cordier avait la mort dans l'âme. Cependant on se mit à la table ; le courage lui revint lorsqu'il vit que sa présence donnait aussi de la peine à ses rivaux, et que, de plus, ils n'avaient point d'esprit. Il se mit en frais, se ranima peu à peu et conta des histoires.

—Ma foi, Messieurs, dit mademoiselle Doligny aux deux autres convives, vous êtes tristes comme des capucins.

On parla de la pièce d'*Endymion*, tout en mangeant des asperges.

—L'abbé, reprit l'ingénue, racontez-moi quelques bons mots de Fontenelle. Je les aime fort, et il en a beaucoup dit.

—Je n'en sais qu'un, répondit Cordier mais il montre assez combien le personnage était sensible. Fontenelle avait un vieil ami d'enfance qui s'appelait l'abbé Dubos, et avec lequel il déjeunait tous les matins. Ils aimaient tous deux les asperges et en mangeaient tant que la saison en durait ; mais Dubos les voulait à la sauce et Fontenelle à l'huile, ce qui était entre eux un éternel sujet de querelles et de plaisanteries. Un jour, au moment où ils allaient manger leur plat favori dont on avait préparé la moitié d'une façon et l'autre moitié de l'autre manière pour satisfaire tous les goûts, M. Dubos tombe subitement frappé d'apoplexie. Fontenelle se baisse, prend la main de son ami, lui tâte le pouls et reconnaît qu'il est mort. Aussitôt il ouvre la porte et crie au domestique ; Préparez toutes les asperges à l'huile.

—Je connaissais ce mot, dit le mondor.

—Moi, dit le militaire, je ne le connaissais pas, mais je n'y trouve rien de plaisant.

L'abbé comprit qu'ils étaient jaloux tous deux, et inventa des histoires de son crû pour voir si elles seraient connues du mondor, et si elles auraient l'approbation de l'officier. En sortant de table, il s'aperçut que ses deux rivaux le toisaient avec des airs de dépit. Chacun d'eux tâchait de prendre mademoiselle Doligny à part pour lui glisser des mots à l'oreille.